

Bonjour,

Tous mes vœux à l'équipe Nunatak pour 2024.

Je me permets de vous joindre pour une proposition d'écriture. Dans le cadre d'une résidence de recherche en montagne (association AAA, projet mené par Laurent Chanel et intitulé "Montagnes métamorphes"), j'ai passé une semaine au refuge Adèle Planchard dans les Écrins. S'en est suivi des propositions artistiques multiples selon les envies des uns et des autres. J'ai pour ma part proposé un texte que je n'ai pas totalement terminé mais qui peut se publier dans sa version actuelle ou même dans une variante encore plus courte. Je vous laisse le texte en pièce jointe. La proposition se ferait sans les citations incises et peut-être avec un ou plusieurs visuels créés lors de la résidence. Je n'ai pas d'obligation sur les droits d'auteur mais j'aimerais juste proposer une variante à ce qui sera déjà publié pour Montagnes métamorphes. Je serais en tout cas ravie de participer à l'un des numéros de la revue pour l'année qui s'ouvre. En vous souhaitant une bonne journée,

Mathilde Fouldrin

Assignés à résidence
(Puisque la montagne en a décidé ainsi)

Résider

1. *Avoir sa résidence quelque part, y demeurer de façon habituelle. Syn : habiter*
2. *Avoir son origine, son fondement, son principe dans telle personne, telle chose. Syn : se trouver, se loger*
3. *Consister en quelque chose, en être formé*

(Dictionnaire Larousse)

Préambule à l'aventure

Nous [aventure collective, un agglomérat de *Je* - qui minéral, qui roche- se pense d'ores et déjà *Nous* et apprend à se connaître] créons la rencontre en vallée, dans le creux des montagnes, près des cours d'eau et des bouleaux. Qui réside en ce creux ? L'envie : de faire ensemble, de partager, de faire résonner nos recherches et nos centres d'intérêt. Comment les décentrer ? Comment les étendre ? A travers des expérimentations multiples, des temps d'échange, des observations tantôt minutieuses, tantôt rêveuses. Nous récolterons sous le toit du refuge Adèle Planchard et dans le paysage environnant autant de cristaux que de poussière nous permettant de mesurer l'infinie richesse de ce territoire.

Si dès mes premiers pas dans la montagne, j'avais éprouvé un sentiment de joie, c'est que j'étais entré dans la solitude et que des rochers, des forêts, tout un monde nouveau se dressait entre moi et le passé ; mais un beau jour, je compris qu'une nouvelle passion s'était glissée dans mon âme. J'aimais la montagne pour elle-même.¹

¹ Elisée RECLUS, *Histoire d'une montagne* (1880), cité en exergue de SCHOENTJES Pierre, *Ce qui a lieu: essai d'écopoétique*, Éditions Wildproject, 2015, p19.

Résider en montagne : comment créer l'habitude

Nous ne sommes pas d'ici, mais jusqu'où déterminer notre appartenance ou non à un espace?

Si l'on s'éprend de lui, peut-on se dire de lui ?

Nous sommes de ce fait étrangers, parfois familiers, de cette partie des Ecrins - assurément promus à nous rencontrer à travers lui et grâce à lui : l'espace environnant.

Nous commençons par marcher ensemble, nous-même espacés. Quel est ce *Nous* qui se crée en se fractionnant ? Le sentier balisé borde les cascades et nous montons sous le flux d'eau et les ruissellements.

Le paysage n'agit pas par contamination. Plutôt par dissémination.

Est-ce la grandeur des espaces montagnards qui vient éparpiller nos questionnements ? Vient-elle seulement les révéler en proposant une zone suffisamment grande au regard pour leur laisser la liberté de vagabonder ? La marche accélère mes pensées. Ce sont elles qui se mettent véritablement en mouvement et cheminent au rythme de la montée. Plus elles s'agitent, plus elles tendent à disparaître, comme prises par leur propre liberté. Elles semblent se poursuivre ailleurs, en dehors du champ qui leur était jusqu'alors concédé.

Dans ce champ péripatéticien, c'est le dialogue qui vient prendre place.

Nous se rencontre en bavardant - Qui est tu ? Et toi ? Et toi ?

La conversation dialoguée se fait au nombre de pas. Combien pour une question ? Combien pour une réponse ? Combien pour l'émerveillement commun du paysage ? C'est un début forgé par la force du présent et du vivre ensemble.

Nous avance à l'intérieur de nous²

Et chacun trouve son rythme propre, sa pulsation interne. Le dialogue se fait alors silencieux, par réflexion, par l'écho de nos pensées propres.

Et le corps ?

Rien d'étourdissant là-dedans ; une reconnexion au présent, l'accélération du cœur, les premières gouttes de sueur et le plaisir galvanisant du geste comme renouvelé de la bipédie.

Les *Je* se disséminent lentement vers le refuge, mus par leur poids d'artifice, sacs à dos et autres attributs d'explorateurs en devenir.

² Mélanie LEBLANC, *Le Manifeste du Nous*, Les Venterniers, 2022

Chacun a déjà décelé dans son ascension personnelle une juste mesure aux autres, régie par le chemin et ses repères, c'est-à-dire à la fois un écart et une proximité. Se choisir premier, second, troisième, bon dernier. Se laisser distinguer par la comparaison des vitesses et des haltes. Penser son rythme propre comme le moyen le plus sûr de s'habituer aux autres.

Je s'entoure de nous.

C'est l'expérience de la place au sein du groupe qui reconnecte *nous* à ce vivre ensemble alors même que *je* recherche une expérience personnelle. Les pensées trouvent dans ce parcours une traversée, une voix de sortie. C'est le propre du renouveau : ce qui débute ici nous oblige peut-être à « aller au-delà de nous-même ou [à] être plus intensément nous-mêmes »³

L'ascension vers un refuge est la balise première de tout projet. Un chemin aussi accessible et partagé connaît l'habitude.

Je porte l'habitude de tous les autres promeneurs.

Chaque cairn traduit l'assurance de reconnaître le chemin, à défaut de le connaître seulement. Y ajouter sa pierre pour assurer la trace, se former à l'*habitus* du chemin de montagne. Le marcheur prend goût à repérer la silhouette parfois ténue du prochain cairn. L'œil devance souvent le pied ; mais il arrive aussi que, poussé par l'assurance d'une balise prochaine, le pas se fasse aveugle et serein. On devine plus qu'on ne voit, et c'est un plaisir rassurant de petit poucet que de retrouver ce que d'autres ont égrainé.

Je marche dans l'habitude des autres et croit hériter par là-même de celle-ci.

C'est elle qui fait grandir la confiance, l'assurance de se rapprocher du refuge. Même lorsque *Nous* se dissémine, *je* continue de croire à son rassemblement sous le toit d'Adèle Planchard.

Pour ma part, c'est en marchant et en écrivant que la voie découvre elle-même le but que je présageais, l'assurance que le geste d'écrire comme de marcher, allait naturellement m'emporter vers un objectif encore indicible et peut-être indistinct de cet espace.

*« Songe d'une écriture mêlant ceci et cela : un réflexe musculaire et une connaissance.
Poème accroché aux basques de la colline dans le brouillon du corps affairé.*

Phrases mangeant à même la mémoire »⁴

³ Claire MARIN, *Les débuts*, éditions Autrement, 2023, p.32

⁴ Nicolas PESQUES, *La Face nord de Juliau, trois, quatre, André Dimanche Editeur, coll. Ryôan -ji, 2000, p.47*

Se loger au cœur de la montagne

Arriver, c'est se chauffer. Laisser l'humidité et le cuir des grosses pour choisir sa paire de Crocs. Où, ailleurs que chez soi, trouve-t-on à se chauffer d'une paire de chaussons à sa taille ?

C'est le propre de ces lieux d'hospitalité. Se chauffer pour respecter la propreté autant que pour assurer la première zone de contact et de confort avec le sol du refuge. Et rencontrer les gardiennes et gardiens qui œuvrent à la besogne quotidienne. Rencontrer celles et ceux qui ont déjà fait le chemin, en reviennent ou en repartent.

Ce lieu, c'est celui où l'homme peut, momentanément, *habiter la montagne*.

Se loger – se lover, paronomase si sûre de faire fourcher notre langue que l'on se retrouve renard dans la tanière, à chercher entre ces quatre murs la chaleur humaine, le réconfort des souvenirs, les histoires de montagne. Les grands et les petits récits des uns et des autres habitent l'espace et font de la montagne le personnage principal.

Mais voici que bientôt *Elle*, la montagne, nous assigne à résidence.

Mettre aux fins aux rêves, regarder ce qui disparaît dans le brouillard : le projet d'un itinéraire, d'une course, d'une voie.

Les nuages ont délogés le bleu, et la neige prend sa place de haut en bas. Elle réduit autant qu'elle augmente l'espace.

Tout ralentit sous le poids du ciel : *Nous-mêmes*, marchant dans la neige, sommes de corps refroidis. *Nous* recherche un habitat puisqu'*Elle* ne peut l'accueillir.

La seule coquille libre est ici, au refuge, et chacun s'y faufile en y choisissant une place d'escargot.

...ralentir

montagne, je le dois.

ce sera.

comme – et sans qu'il y ait

eu butoir – avoir heurté, soi

confondu.

*ralentir*⁵.

La neige est rideau et manteau, renouveau du sol et du regard. Elle rend illisible le paysage.

La montagne est plus que jamais là, parce qu'inatteignable, infranchissable.

Et tout s'accélère alors.

Elle noie nos distances, fusionne nos repères.

⁵ André Du Bouchet, « Célérité », *Ici en deux, Poésie, nrf*, Gallimard, 2011 (1^{ère} édition Mercure de France 1986), p.125

Elle nous oblige à regarder au dehors comme au dedans d'un espace clos par le voile, n'ayant de cesse de nous aveugler.

Je cherche à se lover pour conserver la chaleur, et fait exister la montagne par sa seule pensée.

Cette montagne a son double dans mon cœur.

*Je m'adosse à son ombre,
je recueille dans mes mains son silence
afin qu'il gagne en moi et hors de moi,
qu'il s'étende, qu'il apaise et qu'il purifie.*

Me voici vêtu d'elle comme d'un manteau.⁶

A l'abri : *Nous*, habillés de son absence. *Nous*, gagnés par le partage, cette « frêle clef du sourire »⁷. Chacun dépend du dehors, et tout est suspendu à cette lente chute des flocons. *Nous* projette des « demain » et des « peut-être ».

Se renseigner, récolter les avis et les bulletins. Scruter le ciel et ne rien voir de plus.

Je n'est pas Augure.

La Grande Ruineⁱ apporte son lot de renoncements : un sommet ou une course est un possible souvent abandonné.

Je abandonne facilement lorsque *Nous* le soutient.

L'abandon est soulagement et consentement.

L'abandon est renouveau.

C'est bien à tout un chacun que revient la décision dictée par *elle*, la montagne.

Y chercher un signe serait orgueilleux.

Lorsque ce qui a été rêvé, imaginé, préparé, tombe à l'eau, *Je* peut retrouver sa place : celle qui est mue par des élans plus grands, celle qui dépend d'un environnement. Se projeter encore.

Grâce à ce tribut, *Je* espère de nouveau qu'une fenêtre lui sera propice.

La montagne qui nous entoure est invisible, et parce qu'elle a disparu, elle efface de ce blanc toute velléité de conquête. Elle emporte sur l'écran opaque les plans échafaudés.

Le blanc, l'opaque, comme condition *sine qua non* d'un renouveau.

Ayant brouillé jusqu'à la vue le peu de ce que *Nous* croit saisir, il ne reste qu'à écrire les paysages intérieurs.

Qui se loge, là, au creux de nos pensées, lorsque nous sommes assignés à résidence ?

ⁱ Sommet et course classique depuis le refuge Adèle Planchard

⁶ Philippe Jaccottet, « Le mot joie », *Pensées sous les nuages*, (1^{ère} édition 1983), *Pléiade*, Gallimard, 2014, p.750

⁷ *Ibid.*